

Le stand de la galerie Nathalie Obadia lors de l'édition 2018 d'Art Brussels, avec, autour de la sculpture de Wang Keping, les tableaux de Benoît Maire, de Jorge Queiroz, de Mickalene Thomas et de Fabrice Hyber.

Ci-dessous, la galeriste.



Save the date

Nathalie Obadia, l'art et la manière

La galeriste parisienne sort un livre dans lequel elle analyse l'évolution du marché de l'art contemporain et livre les secrets de son métier. Elle participe à Art Brussels dans la ville où elle a aussi une galerie.

Éric Jansen

Dans le monde de l'art, son énergie est célèbre. Depuis qu'elle a ouvert sa première galerie en 1993, Nathalie Obadia trace sa route avec une détermination inébranlable. Les 40 mètres carrés des débuts se sont transformés en deux beaux espaces, l'un près du Centre Pompidou, l'autre dans le Marais. Elle a également depuis 2008 une troisième galerie à Bruxelles. Une adresse qui lui a permis d'approcher de nouveaux collectionneurs. « Je me rendais compte qu'ils allaient à Londres ou à Berlin, mais pas à Paris. Bruxelles ne coûtait pas cher. J'ai tenté l'aventure. Et je suis ravie car on vend très bien. Ils n'ont pas les a priori des Français et sont donc plus ouverts. » Elle les retrouvera dans quelques jours sur son stand d'Art Brussels. Car Nathalie Obadia est une habituée des foires. Elle en fait une dizaine par an ! « Je rentre de Marrakech, je repars pour New York. Je suis allée sentir l'ambiance de Los Angeles, mais ce n'est pas pour moi. » Quand on vend de l'art contemporain, il faut aimer prendre l'avion. Et, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce tourbillon ne la lasse pas. « Franchement, c'est passionnant. L'art est à un carrefour, avec des enjeux économiques, politiques. Comment s'implanter par rapport à la puissance américaine, c'est un défi de tous les jours. »

Franc-parler

Connue également pour son franc-parler, elle livre aujourd'hui dans un ouvrage ses réflexions sur son métier et l'état du marché. Son titre ? « Géopolitique de l'art contemporain »*. Un titre digne d'un mémoire de Sciences-Po. Justement, elle en vient et y retourne pour donner des cours, invitée par Frédéric Mion, le directeur de l'école. Ses fiches de conférence sont devenues un ouvrage passionnant où la galeriste explique pourquoi les États-Unis dominent la scène artistique depuis l'après-guerre, comment la France n'a pas réussi à défendre ses artistes, quand l'Allemagne et la Grande-Bretagne ont des stars internationales, quel rôle jouent les institutions... Elle n'hésite pas à épingle le Centre Pompidou, ose mettre les pieds dans le plat en évoquant la montée en puissance du communautarisme, décortique les foires. « Il y en a sans doute trop, d'ailleurs certaines se cannibalisent. Singapour a été annulée au dernier moment. Abu Dhabi ? Plus personne n'y va. Je suis sceptique sur l'avenir de Frieze New York avec l'arrivée de Frieze Los Angeles. Il y a toutefois des foires incontournables : les trois Art Basel (Bâle, Miami et Hong Kong), la Frieze de Londres, la Fiac que je fais depuis 1994, et des foires de niche, plus petites, mais qui offrent une proximité avec les clients, comme Art Brussels ou Art Genève. »

Passion intacte

En creux, on comprend aussi ce que le métier de galeriste est devenu : un incessant travail de promotion. « La chose primordiale aujourd'hui, c'est de se projeter sur un plan international, promouvoir ses artistes dans les musées prescripteurs à travers le monde, et bien sûr vendre à des grands collectionneurs qu'on appelle des "taste makers" car ils sont scrutés par tous les autres, et il y a dans ce marché un important phénomène de mimétisme. Mon métier de marchand, c'est convaincre, influencer les gens influents. » Pour rester dans la course, il faut chaque jour dépenser plus. Les frais fixes se sont envolés. « Beaucoup de galeries à New York ont fermé à cause de ça. » Les artistes à la mode sont aussi devenus exigeants : ils veulent de grands espaces, être présents sur les foires et vendus à certains collectionneurs et pas d'autres, sans oublier les musées où il faut être ! « Ils savent qu'ils doivent franchir les étapes entre 25 et 40 ans. S'ils n'ont pas rempli certaines cases, leur reconnaissance est compromise. » Mais sa passion reste intacte, réconfortée par exemple quand elle décroche la première rétrospective d'Andres Serrano aux musées royaux des Beaux-Arts de Bruxelles ou lorsqu'elle voit que l'artiste auquel elle croyait avant tout le monde fait aujourd'hui le pavillon français de la Biennale de Venise. Son nom ? Laure Prouvost. Et lorsqu'on lui demande s'il n'y a pas des artistes surcotés, elle défend son métier : « Je ne pense pas, parce que je crois au marché... Il n'y a pas que des imbéciles qui achètent cher. »

Art Brussels, Tour & Taxis, avenue du Port, 1000 Bruxelles, du 25 au 28 avril.

* « Géopolitique de l'art contemporain », de Nathalie Obadia (éd. Le Cavalier bleu).